

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 41 (1912)
Heft: 4

Artikel: Sigisbert dans l'antique Rhétie [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039585>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bulletin pédagogique

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE DE FRIBOURG

Abonnement pour la Suisse : 3 fr. — Pour l'étranger : 4 fr. — Prix du numéro : 20 ct.
Prix des annonces : 15 ct. la ligne de 5 centimètres. — Rabais pour les annonces
répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. le D^r Julien Favre, professeur à l'École normale, Hauterive-Posieux.

Pour les annonces, écrire à M. J. Crausaz, 4, rue Grimoux, à Fribourg, et, pour les abonnements ou changements d'adresse, à l'Imprimerie Saint-Paul, Avenue de Pérolles, Fribourg.

SOMMAIRE. — Sigisbert dans l'antique Rhétie (suite). — Une collection biologique. — L'hygiène et la décoration de nos écoles. — Conférence générale du district de la Gruyère. — Echos de la presse. — Bibliographies. — Chronique scolaire.

SIGISBERT DANS L'ANTIQUE RHÉTIE

(Suite.)

CHAPITRE IV

Comment Sigisbert trouva de la société.

Un nouveau jour s'était levé et, dans les sapins, les oiseaux faisaient entendre leurs mélodies matinales. Sigisbert, debout aux premiers rayons du soleil, se rendit à la source, lava son vénérable visage et se désaltéra avec l'eau fraîche. Il lui sembla que, depuis le soir précédent, il avait rajeuni de plusieurs années. Ce jour-là particulièrement, la joie remplissait son cœur, sans doute parce qu'il avait trouvé une

seconde patrie où il pouvait demeurer. Comme d'habitude, il prononça sa prière du matin et, de sa main amaigrie, mais nerveuse, il saisit de nouveau son bâton de voyage. Il ne désirait chercher ni or, ni argent, pas plus que l'honneur ou la gloire, il cherchait des hommes; et ces hommes, il s'efforceraient de les rendre heureux, comme lui-même était heureux dans le fond de son cœur.

N'entend-on pas, de nouveau, un bruit de branches mortes? Serait-ce encore un ours? Sigisbert, protégeant ses yeux de la main, regarde dans la forêt : à peu de distance, deux jeunes garçons couraient d'un arbre à l'autre; ils avaient dû s'apercevoir de sa présence, car ils s'arrêtèrent subitement. Le plus grand tenait encore une grosse branche sèche, prêt, avec cela, à se défendre dans le cas où l'étranger leur ferait du mal. Cependant tous deux se cachèrent derrière un gros tronc d'arbre. Sigisbert s'approcha des enfants et leur fit, en souriant, un signe avec la main; mais ils ne bougèrent pas. Bientôt le vieillard se trouva devant eux; non sans frayeur, ils restèrent la main dans la main. Toutefois l'étranger les regardait avec bienveillance et posa sa main sur la tête de l'aîné; ainsi la crainte se dissipa, car les jeunes amis comprirent que l'homme au vêtement noir leur voulait du bien.

Le plus âgé des deux camarades était robuste, avec des bras fermes, bien musclés; de ses grands yeux noirs, il regardait fixement l'inconnu; il pouvait avoir quinze ans. Le second, plus petit et plus délicat avait à peine douze ans. Il leva avec timidité ses yeux bleus et pensifs sur cet homme qu'il voyait pour la première fois. Les vêtements usés des deux garçons témoignaient de courses vagabondes à travers champs et broussailles. L'un et l'autre ne portaient ni chapeau, ni bonnet; de souliers ou de sandales, pas davantage; le plus jeune avait, au front, une blessure qui ne datait pas de la veille. Personne n'avait lavé ni pensé la plaie du pauvre enfant. Sigisbert questionna les deux garçons sur plusieurs sujets; il parlait en latin, et était compris, en partie, car la langue du pays de Rhétie ressemblait à la langue latine. De temps en temps, les jeunes garçons hochaient la tête, en échangeant un sourire; mais peu à peu, ils répondirent à toutes les questions du bienveillant étranger.

Sigisbert eut une grande joie à faire la rencontre de ces enfants de la Rhétie. Prenant le plus petit par la main, il dit : « Venez, nous voulons chercher de l'eau. » Ils se dirigèrent vers le Rhin qui coulait dans le voisinage. Sigisbert tira de sa robe noire un petit morceau de toile blanche qu'il

trempe dans l'eau fraîche et lava la blessure du front de l'enfant : il en était temps, car la plaie paraissait déjà empoisonnée; il passe son mouchoir humide sur le visage encore ensanglanté du petit blessé, sur ses délicates mains, puis il lui bande le front. Ah! quelle expression de reconnaissance, dans le regard que l'enfant jeta sur le bon vieillard!

Pendant ce temps, le frère aîné s'était aussi lavé les mains et le visage, s'était séché avec une peau qui lui servait de vêtement, et le soleil avait fait le reste. De quel œil éveillé les deux garçons observaient tout ce qui se passait autour d'eux dans la forêt! Voici le plus grand qui saute par-dessus une pierre certainement aussi haute que lui-même. Et pour finir, Sigisbert leur distribue un petit morceau de pain. Comme ils le mangèrent de bon appétit!

— « N'avez-vous pas peur », leur demanda Sigisbert « ainsi tout seuls dans la forêt? »

— Nous craignons les ours et les loups, répondit l'aîné; « mais nous faisons bien attention, lorsque nous traversons les taillis. Il y a quelques jours, un méchant ours a mis en pièce notre camarade. Nous avons retrouvé son corps tout ensanglanté et un bras manquait... » Sigisbert écoutait avec tristesse, tandis que le plus jeune des garçons s'était approché : de grosses larmes s'échappaient de ses yeux bleus. Son camarade raconta encore toutes sortes de choses et Sigisbert prêtait l'oreille à ces récits qu'il interrompait de temps en temps par une question. Il apprit ainsi que, plus bas dans la vallée, vivaient d'autres hommes; de même ici et là, sur les pentes des montagnes.

Le soleil était juste au-dessus de Sigisbert et de ses jeunes amis; ceux-ci n'auraient pas mieux demandé que de rester auprès du bon vieillard. Sigisbert éleva ses regards sur le ciel bleu et fit, sur le front de l'aîné, le signe de la croix, en disant : « Toi, tu es mon brave Rätus. » Il passa au second, faisant le même signe sur son front blessé, en prononçant ces paroles : Et toi, tu es mon cher Colomban... N'oublie pas de laver encore ta blessure, ce soir. Et maintenant, rentrez! Demain, quand le soleil se lèvera de nouveau à l'horizon, vous pourrez revenir vers moi!

— « Où seras-tu demain » demanda le petit Colomban. Sigisbert lui répondit en faisant un signe de la main : « Là-bas! Appelez simplement : Sigisbert, et nous nous trouverons bien. »

« Sigisbert, Sigisbert » répétèrent les enfants, pleins de joie; en s'en allant, ils se retournèrent encore souvent,

jusqu'à ce que le bon vieillard eût disparu dans la forêt. Mais celui-ci remuait les lèvres : il priait pour ses chers petits amis, en les recommandant à leurs anges gardiens.

CHAPITRE V

Une hutte dans la sombre forêt.

Sigisbert continua son chemin à travers bois, jusqu'à ce que la vallée s'élargit. Si loin que ses yeux pouvaient voir, il n'y avait que forêts et toujours des forêts. Du côté du sud s'ouvrait une vallée sauvage dans laquelle un petit fleuve alpin se frayait sa voie pour aller se jeter dans le Rhin. Sur les hautes montagnes du fond, la neige brillait du plus vif éclat. Comme le soleil était à son déclin, Sigisbert considéra encore une fois, dans son ensemble, le paysage qui lui plaisait infiniment. Il enfonça son bâton dans le sol en s'écriant : « Pas un pas de plus ! Maintenant, j'ai trouvé le lieu de mon activité et de mon repos. C'est là que je veux vivre et mourir ; c'est là que sera mon tombeau ! »

Fatigué, Sigisbert s'assit sur une pierre et inclina la tête en souriant à la vue des vieux sapins qui l'entouraient. Pourquoi donc ce sourire ? Il ne connaissait pas de maison à habiter, l'hiver, par la neige et la tourmente ; il ne voyait aucune hutte pour se protéger contre la dent des loups affamés et contre la patte de l'ours qui avait mis en pièces le joli chevreuil et le pauvre petit montagnard. A cette pensée, il tire une hache que contenait la poche de sa large robe noire et lui adressant la parole, avec un sourire : « Tu dois m'aider ! » dit-il. Puis il détacha le couteau qui pendait à sa ceinture et redoubla de courage ; son pâle visage s'était coloré. Il chercha une belle branche droite, enleva rameaux et écorce et y coupa cinq morceaux d'égale longueur ; il introduisit ceux-ci comme manche, dans la hache, et les fixa par un coup sec. Ainsi terminé, l'outil était prêt au plus rude travail. Sigisbert choisit un sapin élancé, souleva sa hache qu'il brandit avec force contre le tronc. Comme il retentit dans la forêt, ce coup vigoureux ! Et comme ils se réveillèrent effrayés, les petits oiseaux qui, dans le voisinage, étaient sur le point de s'endormir ! Les coups se succédaient, et les éclats de bois volaient dans l'air. Bientôt, le sapin s'inclina, puis s'affaissa avec bruit sur le sol, le premier des arbres qui allaient servir à la construction de la maison du bon vieillard. Mais combien il en fallait encore !

Le soleil était couché, faisant place à la nuit calme et bienfaisante dont le travailleur fatigué avait besoin. Avant que le soleil ait paru à l'horizon les coups de hache retentissaient de nouveau dans la forêt. Quelques sapins gisaient déjà pêle-mêle sur le sol.

Soudain, un cri de joie, clair et vibrant se fit entendre et deux voix appelèrent : « Hohé, hohé, Sigisbert ! Sigisbert répondit, mais sa voix ne résonna pas assez fort. « Rätus, Colomban ! Il alla à la rencontre des deux garçons et les conduisit vers les sapins abattus. Colomban avait encore le front bandé, mais, ce jour-là, lui et son camarade s'étaient soigneusement lavé le visage et les mains. Ils ouvrirent de grands yeux lorsqu'ils virent les arbres couchés à terre. « Que fais-tu là ? » demanda Rätus.

Sigisbert répondit tout radieux : « Je construis une maison, car il faut pourtant que j'aie un toit pour me protéger contre la pluie et la neige. De plus, si le loup ou si l'ours arrive, il faut aussi que j'aie une hutte où me réfugier.

— « Oui, oui » dit Colomban, en s'approchant de Sigisbert, « l'ours est toujours affamé, il a dévoré notre camarade ».

— « Voulez-vous m'aider à construire une maison ? » demanda Sigisbert.

— « Oui, oui, oui, nous aiderons avec plaisir, » s'écrièrent les deux garçons, les yeux brillants de joie ? Et Rätus se frotta les mains comme s'il fût disposé à commencer immédiatement.

Là-dessus, Sigisbert tendit la hache au robuste enfant avec ces paroles : « Tiens, prends cet outil et travaille ; mais attention à tes pieds. — Regarde là ces arbres élancés. J'ai fait, avec la hache, une marque dans l'écorce ; tu vois ? Ceux-là, tu peux les abattre ; je vais te montrer comment tu dois travailler. »

Sigisbert donna quelques coups de hache, mais Rätus pensait qu'il était capable de faire aussi bien et même encore mieux. Vibrant de joie, il s'empara de l'outil et le brandit de plus en plus rapidement, tandis que les coups se succédaient avec une force toujours croissante.

— Pas trop vite, et pas trop brusquement, mon brave Rätus, recommanda Sigisbert, nous ne sommes qu'au commencement de la journée. Et toi, Colomban, viens, nous irons au petit ruisseau et nous verrons ce que fait ta blessure !

Pendant que Rätus maniait la hache, impatient de voir tomber chaque sapin, Sigisbert prit le petit Colomban par la main et se rendit avec lui au ruisseau. En chemin, ils s'en

tretenrent de toutes sortes de sujets. Sigisbert n'avait pas tardé à remarquer que le doux enfant avait une intelligence vive et qu'il pourrait mieux travailler de l'esprit que de ses membres. Rätus, avec ses bras vigoureux et brunis trouverait toujours de l'ouvrage. Ils deviendraient, l'un et l'autre, très braves et seraient heureux. C'est à quoi Sigisbert pensait tout en lavant et en bandant la plaie de son petit ami.

Après cela, ils retournèrent à l'endroit où Rätus travaillait ; mais ils n'entendirent plus de coups de hache et Colomban dit en riant : « Ah ! ah ! Voilà Rätus déjà fatigué ! » Une fois tout près, ils virent Rätus debout, près d'un arbre. Il était rouge, son regard assombri fixait le sol où gisait la hache avec son manche brisé.

Sigisbert ne put s'empêcher de sourire : « Qu'y a-t-il, mon Rätus ? dit-il ; tu n'as pas fait comme je t'ai montré. As-tu cassé le manche ? »

Rätus tremblait et restait silencieux. — « Un manche est bien vite fabriqué, mon ami. Ne sois pas attristé ! » C'est ainsi que le bon père Sigisbert consola son jeune ami qui ne tarda pas à être de nouveau tout joyeux. Au bout d'un moment, un manche neuf était terminé et placé dans la hache. Colomban voulut, lui aussi, essayer de manier l'outil ; mais ses mouvements étaient sans force, et pour un rien, il se serait blessé. C'est pourquoi Sigisbert lui reprit doucement la hache en lui disant : « Tu es encore trop petit pour cet ouvrage. Tu peux recueillir la mousse que tu vois sur ces pierres. » Colomban baissa la tête, un peu confus ; il se dirigea vers les pierres et arracha de la belle mousse longue, mais, comme il était un peu fiévreux, il arrachait si fort que ses doigts délicats se mirent à saigner.

« Assez, assez, » cria Sigisbert aux deux travailleurs qui accoururent, le visage couvert de sueur. « Nous allons encore chercher des fraises, leur dit-il. » Sitôt dit, sitôt fait. Une pierre plate servit de table. Des fraises et un petit morceau de pain composèrent le frugal repas. Hélas ! c'était le dernier morceau que Sigisbert pouvait tirer de sa poche. L'après-midi, tous trois travaillèrent sans relâche jusqu'au soir. Sigisbert interrompit alors ses petits ouvriers pour leur dire : « La nuit approche, rentrez maintenant auprès de vos parents, auprès de vos frères et sœurs afin qu'ils n'aient pas d'inquiétude à votre sujet ! Alors Colomban baissa la tête et regarda ses pieds amaigris. Ce n'étaient pas les écorchures sanglantes qui lui faisaient mal, mais la pensée qu'il devait se séparer du cher vieillard, voilà ce qui remplissait son cœur chagrin. Il regarda Sigisbert avec confiance et lui dit

à voix basse : « Nous n'avons pas de maison, nous n'avons ni père, ni mère, personne, personne au monde ». — « Mais où donc avez-vous passé la nuit dernière ? » demanda Sigisbert étonné. — « Là-bas, sur la mousse, à l'abri d'une grosse pierre ; là, aucun ours ne pouvait nous découvrir ; nous nous sommes bien cachés », répondit vivement le joyeux Rätus. Tandis que, le sourire sur les lèvres, Sigisbert hochait la tête, Colomban dit à mi-voix : « Sigisbert, ce que nous aimerions par-dessus tout, ce serait de rester auprès de toi ! » Quel bon sourire éclairait le visage de l'enfant au cœur tendre. Mais, j'en serais très content, répartit Sigisbert, restez seulement avec moi. Il y aura, dans la hutte, suffisamment d'espace pour nous trois.

Là-dessus la nuit survient. A cette saison, les nuits étaient belles et chaudes ; les trois amis dormirent paisiblement sous le ciel libre... Quant aux journées, elles étaient rudes ; il fallait préparer le bois et la mousse, les étendre sur le sol, en vue de construire la hutte. Sigisbert voulait placer sa maison près du grand sapin. Le lendemain soir, appuyé contre ce sapin, Sigisbert pleurait. Colomban se glissa auprès de lui et lui demanda tristement : « Père Sigisbert, pourquoi pleures-tu ? Posant sa main sur les boucles de l'enfant, le vieillard répondit : « J'ai pensé à ma patrie et... — « Mais veux-tu nous abandonner ? Nous te suivrons » — dit Colomban en pleurant à son tour. — « Non, non, nous ne partirons pas, » ajouta Sigisbert, en le tranquillisant ; « mais je pleure parce que je ne peux rien vous donner à manger » — Oh ! cela ne fait rien du tout, nous chercherons des baies et des feuilles, comme cela nous est déjà souvent arrivé, s'écria le brave garçon. Pendant ce temps, Rätus était survenu et Sigisbert s'adressa aux deux enfants : « Prenez patience, leur dit-il, d'ici à peu de temps, nous aurons une meilleure table et des aliments plus fortifiants ; vous gagnerez alors de belles joues roses. »

Le troisième jour, la construction commença. Les troncs d'arbres furent disposés comme il le fallait : deux troncs, parmi les plus longs, étendus sur le sol, deux autres, plus courts, posés en croix par-dessus, et ainsi de suite. La hutte s'éleva rapidement, dépassant bientôt la tête de Sigisbert. Colomban n'était pas d'un grand secours, mais il restait dans l'admiration devant la construction, et disait fréquemment : « Ah ! Rätus est leste comme un oiseau et fort comme un ours. » Au-dessus des troncs entrecroisés, l'on ajouta de minces lattes et, recouvrant le tout, les branches vertes des sapins abattus. Sigisbert et Colomban remplissaient avec des

rameaux et de la mousse les fentes qui restaient tout autour. Au lever du soleil, une des fenêtres se trouva terminée et la porte s'ouvrait à côté du grand, vieux sapin.

Sigisbert disposa en forme de croix deux branches que Rätus fixa sur le toit, après quoi le jeune garçon laissa éclater sa joie si bien que les petits oiseaux effrayés s'enfuirent des rameaux voisins. Dieu soit loué, Sigisbert avait donc une maison pour lui et pour ses chers petits compagnons qu'il aimait comme le meilleur père aime ses enfants.

La nuit s'abaissa de nouveau sur la terre. Et, dans la nouvelle hutte, il en est trois qui sommeillaient : Sigisbert et les deux garçons. Et là-haut, au firmament, la lune d'or brillait sur les sombres forêts, et ses rayons pénétraient à travers les petites fentes des parois et du toit de la rustique demeure. Bonne nuit !

(A suivre.)

UNE COLLECTIVITÉ BIOLOGIQUE

La forêt.

Avant d'entreprendre l'étude proprement dite de cette collectivité, qu'il nous soit permis de rappeler brièvement quelques principes théoriques sur lesquels repose l'enseignement biologique des sciences naturelles.

Le point de départ de cet enseignement est la collectivité naturelle (maison, champ, promenade publique) ou la collectivité biologique (étang, ruisseau, forêt). Pour l'instant, la collectivité biologique seule nous intéresse. On appelle ainsi un assemblage d'êtres qui, en vertu de la lutte pour l'existence, ne peuvent subsister que dans des conditions physiques et chimiques semblables, qui dépendent les uns des autres, et, en tout cas, agissent à leur tour les uns sur les autres et sur le tout.

D'après la définition qui précède, les êtres ne sont donc plus étudiés isolément, uniquement pour eux-mêmes. On s'attache à saisir les rapports qui les unissent aux autres individus et à la communauté. Ainsi, la forêt fournit gîte et couvert à une infinité d'animaux et, ces derniers, à leur tour, aident à la dissémination des graines. Pour prendre un exemple moins général, la mousse, l'humble mousse de la